

## Une Tibétaine entre deux cultures

par Pasang Memmishofer

*Pasang Memmishofer, est arrivée en France en 1962. Elle vit maintenant en Suisse et elle est la vice-présidente de la Communauté tibétaine en Suisse*

Je suis née ainsi que mon frère au centre de la ville de Lhasa, la capitale du Tibet. C'est un évènement dont on ne se souvient pas, certes, mais qui me rattache encore davantage à mon pays natal. Avec une certaine fierté vaniteuse, je peux dire que je suis née sur le sol tibétain, le toit du monde. Le fait de n'avoir pas de souvenirs d'enfance ne m'a pas hantée non plus, étant donné que ma famille a dû quitter notre pays lorsque j'avais deux ans. Comme tous les Tibétains, mes parents ont dû, le coeur lourd et avec l'appréhension d'un futur incertain dans un monde totalement ignoré, laisser derrière eux tout ce qui leur est cher: leur territoire, une partie de leur famille, leurs us et coutumes, pour la liberté et la dignité humaine.

Mon souvenir débute lorsque j'avais quatre ans et que nous habitons à Kalimpong, une jolie petite ville verdoyante dans le nord de l'Inde. Comme c'est une région frontalière, il y avait beaucoup de Tibétains. J'allais dans une petite école tibétaine où nous répétions l'alphabet tibétain à haute voix toute la journée. Papa était reparti se battre contre les Chinois. Puis un jour, notre mère nous informa avec beaucoup de délicatesse de sa part qu'une connaissance nous emmènerait dans un autre endroit où il y aurait beaucoup d'enfants et que cela nous plairait. Maman nous rejoindrait plus tard. J'étais assez inquiète, mais mon frère ne semblait pas du tout préoccupé. Après un long voyage, nous voilà face à deux grands dortoirs dont les couloirs servaient d'école. Il y avait des enfants partout et de tout âge. Quelques personnes âgées s'occupaient de nous, et les garçons et les filles furent mis dans différents dortoirs rudimentaires. Ce soir-là, je compris que maman ne viendrait pas, et que

mon frère et moi étions seuls. J'étais très triste. Le repas était mauvais et l'hygiène était précaire. Heureusement, la joie de vivre des enfants me sauva de mes angoisses, et les jours suivants, je courrais avec les autres enfants malgré mes yeux et jambes infectés.

Comme j'étais très espiègle, on me mit dans la troupe de danse des enfants du village d'enfants de Dharamsala et j'aimais danser et chanter. Ce fut peut-être ma chance et celle d'autres enfants de cette troupe d'être remarqués par les dirigeants qui nous choisirent pour aller en Europe. Finalement, j'étais dans le groupe de 20 enfants qui irait en France. Je n'avais aucune idée où cet endroit pouvait se trouver. Je compris simplement qu'il fallait traverser beaucoup d'océans et de montagnes, et que cet endroit avait quelque chose de magique. Qui n'aime pas rêver ! 10 garçons et dix filles avec un couple tibétain qui servait de parents adoptifs et d'enseignants arriva à l'aéroport d'Orly à Paris en octobre 1962.

Les premières années dans les Pyrénées orientales furent dures. Nous étions dans une école spéciale qui enseignait que l'homme avait besoin d'une formation complète : il fallait entraîner la tête, le cœur et les mains. C'était sûrement une bonne éducation, mais avec des enfants désorientés, de bas âge (la plus jeune avait 4 ans) et ne parlant aucune autre langue que le tibétain, c'était excessif. Le travail corporel était plus important que les études. Nous devions nous lever à cinq heures du matin pour aller éplucher des légumes à six heures. Il fallait faire le ménage, la lessive, la cuisine, travailler aux potagers, réparer les sentiers, aller chercher du bois en hiver. Nous n'avions que deux heures de cours le matin. C'est pourquoi nos parents adoptifs demandèrent un transfert dans un autre endroit. Peu après, le gouvernement français accepta de nous prendre en charge.

Alors une vie plus paisible et réglée dans un collège français commença pour nous, et surtout pour nos parents adoptifs dont le souci premier était de nous transmettre notre culture et notre religion. Comme tous deux étaient très patriotes, ils ne manquaient pas de nous informer sur l'invasion du Tibet et surtout de nous encourager à lutter pour un Tibet libre. Ainsi pendant la journée, nous allions à l'école française, et le soir

nous avions des cours de tibétain et réceptions des prières. Ils nous inculquaient le respect de l'autre, la bonté et le sens du devoir. Bien que dans un milieu français, nous passions plus de temps avec notre groupe. Nos parents étaient prudents et veillaient sur nous comme des mères poules. Leur français ne progressait guère, car ils ne parlaient que le tibétain avec nous, et ils surveillaient de près aussi nos devoirs pour l'école française. Ils insistaient sur le fait qu'une bonne éducation était le but principal de notre venue en France, afin de pouvoir mener une vie plus simple et surtout de pouvoir servir notre pays...

Le week-end, les répétitions de chants, danses et représentations théâtrales avaient lieu. Nous faisons des randonnées à pied ou en bicyclettes en groupe. Nous nous entendions tous bien. Notre vie était tellement réglée et protégée que je n'avais pas le temps de penser à autre chose. Les gens à la campagne étaient aussi plus paisibles et la vie scolaire avec les enfants français à l'école primaire et début secondaire était simple. À partir de la seconde, j'ai dû quitter mon cocon, et là, dans une ville plus grande, j'ai appris à voir le monde d'un autre œil. Mon éducation tibétaine avait besoin d'adaptation. Le respect de l'autre et la bonté pour l'autre étaient des mots oubliés pour beaucoup de gens. La politesse était jugée comme une faiblesse. Il fallait lutter pour simplement être.

Il fallait toujours prouver qui l'on est. L'égoïsme avait pris une telle place que beaucoup de gens souffraient. Heureusement, il y avait aussi des personnes qui pensaient et agissaient autrement. Petit à petit, j'ai appris à vivre ma vie sur la base de mon éducation bouddhique, mais en étant mieux au clair dans mes relations avec autrui. Le monde occidental avait besoin de forte communication et c'est aussi très important. Trouver un équilibre entre les deux cultures est une énorme richesse, et cette recherche devait se poursuivre dans les années à venir.

Après avoir passé le baccalauréat et terminé l'école supérieure de secrétaires trilingues, je devais chercher une place de travail. N'ayant pas de famille et comme notre groupe s'était dispersé après la fin des études,

mon regard s'est fixé sur la Suisse. Une grande communauté tibétaine s'y trouvait, et comme c'est un pays polyglotte, j'ai tenté ma chance à Zurich, et ça a marché. Le Rotary International a été ma première place, et je rencontrais beaucoup de personnes de différents pays. Le contact avec des nationalités différentes au bureau ne m'avait pas posé de problèmes, car je pense que ces personnes avaient aussi dû suivre une phase d'adaptation. Je décidai donc de rester en Suisse lorsque mon futur mari me demanda de l'épouser. Il était actif dans la jeunesse tibétaine et d'autres activités pour le Tibet. Je l'accompagnai à des réunions. Finalement, je suis entrée à la jeunesse tibétaine en tant que simple membre. La communauté tibétaine était très bien structurée, et plus tard, j'ai fait partie d'une section de la communauté tibétaine. Nous avions aussi des amis suisses, et j'admirais leur curiosité et leurs engagements soutenus pour une durée déterminée. De leur côté, ils nous enviaient pour notre côté relax. La tranquillité d'esprit restait un avantage que les Tibétains en général ont sur les Occidentaux. Les émotions étaient plus modérées étant donné que l'impermanence avait une grande place dans notre culture. Il m'arrivait souvent de les rassurer lorsqu'ils étaient tourmentés. Mes devoirs familiaux me prenant beaucoup de temps et d'énergie, c'est simplement quand les enfants furent un peu plus grands que je m'engageai dans l'Organisation des femmes tibétaines. Je pensais qu'il était grand temps de contribuer à la cause tibétaine. Ce fut une grande expérience et un travail qui m'avait beaucoup apporté. En tant que femme, plaider pour la cause des femmes au Tibet au niveau national et international était très important. L'avortement et la stérilisation forcés étaient pratiqués fréquemment par le régime chinois. Elles étaient discriminées à tous les points de vue. Des femmes tibétaines et des nonnes tibétaines ont donné leurs vies pour leur pays et pour leurs convictions morales et spirituelles. Ce sont des femmes très courageuses. L'information sur la situation des femmes tibétaines au Tibet ainsi que la libération des prisonnières de conscience furent nos principales activités.

Lorsque Ngawang Sangdrol fut libérée, ce fut une récompense pour tous les groupes de soutien.

Depuis plus de quatre ans, mon travail au sein de la communauté tibétaine en tant que membre du Parlement local s'était intensifié et tous les efforts sont déployés pour qu'un dialogue entre le Tibet et la Chine puisse se réaliser au plus vite afin de résoudre la question tibétaine. Je crois fermement que le dialogue est la voie à adopter pour la résolution des conflits entre les pays, cela signifie des solutions non-violentes. C'est aussi un exemple à suivre par la génération future. C'est également le vœu de la majorité des Tibétains. C'est une décision très sage, vu l'urgence de la question face à la souffrance continue du peuple tibétain au Tibet. Il faut tout mettre en œuvre pour que cette solution pacifique porte ses fruits très rapidement. La communauté internationale doit faire pression sur la Chine, mais le dialogue doit avoir lieu entre le Tibet et la Chine. Nous devons continuer nos efforts afin que les idéaux comme la justice, la paix, la non-violence et la démocratie puissent triompher. Bien sûr, les Tibétains travaillent pour la cause tibétaine, mais je crois que nous contribuons aussi à faire grandir l'Humanité et à la construction de la Paix. Ceci me donne une grande joie.